Document généré le 19 avr. 2024 16:42

Cahiers de géographie du Québec

L'époque classique de la géographie française

André-Louis Sanguin

Volume 37, numéro 102, 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/022401ar
DOI : https://doi.org/10.7202/022401ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Sanguin, A.-L. (1993). L'époque classique de la géographie française. *Cahiers de géographie du Québec*, *37*(102), 617–620. https://doi.org/10.7202/022401ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'époque classique de la géographie française (1918-1968)

André-Louis Sanguin
Département de géographie
Faculté des Sciences
Université d'Angers
49045 Angers, Cedex
France

Entre la mort de Paul Vidal de La Blache (1918) et la grande crise sociale de Mai 1968 s'étend un demi-siècle où la géographie française vécut ce qu'il est convenu maintenant d'appeler son *époque classique.* Pour Meynier, cette époque fut divisée en deux périodes : un temps de l'intuition (jusqu'en 1939) suivi d'un temps des craquements (1939-1968). Pour Pinchemel, cette époque connut d'abord une période «à l'ombre de Vidal» (c'est-à-dire jusqu'à la parution en 1927 du premier volume de la *Géographie universelle*) suivie d'une période dite de la «géographie établie».

La géographie de la Renaissance, celle du Siècle des Lumières, celle des explorateurs et voyageurs des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles ont été minutieusement scrutées par les travaux de Broc, tandis que l'ouvrage fondamental de Berdoulay fait maintenant référence sur la formation de l'école française de géographie (1870-1914). Par ailleurs, la vie et l'oeuvre de Reclus et de Vidal ont été abondamment analysées par divers auteurs. Toutefois, il était curieux de constater que la période de l'entre-deux-guerres et de l'après-guerre n'avait pas fait l'objet jusqu'à présent de contributions significatives. C'est pour combler cette lacune que la Commission d'Épistémologie et Histoire de la Géographie (Comité National Français de Géographie) et le Laboratoire «Espace et Culture» de l'Université de Paris-Sorbonne ont organisé les 16 et 17 mars 1992 à la Sorbonne un colloque intitulé «La géographie française à l'époque classique, des années vingt aux années soixante». Ce colloque rassembla 80 participants autour de 25 communications et s'ouvrit sur une minute de silence à la mémoire du professeur Étienne Dalmasso, vice-président de l'UGI, décédé 9 jours auparavant.

Avant 1939, la géographie française s'exerce dans un pays exsangue (1,3 million de morts en 1914-1918), à la démographie en recul (davantage de cercueils que de berceaux pour la seule année 1939) et à l'économie stagnante. Cette géographie est celle du petit nombre. Très institutionnalisée, elle est dominée par quelques mandarins qui chapeautent une petite communauté scientifique. En 1920, les géographes universitaires français sont 40 (toutes catégories confondues!); leur nombre passera à 336 en 1968 (ils sont 1 000 en 1993!). En 1931, année de la fameuse Exposition Coloniale à Paris, le XIII^{e} Congrès International de Géographie se déroule dans la capitale française (17-24 septembre 1931). Comme le montrèrent les discours généraux, les congressistes se réunissaient autour d'une école

géographique apparaissant comme un modèle. Les géographes du monde entier reconnaissaient la prééminence de l'école fondée par Vidal de La Blache. Rassemblé autour d'Emmanuel de Martonne (1873-1955), secrétaire général de l'UGI (il en sera le président de 1938 à 1949), le XIII[e] Congrès International baigne dans le triomphalisme de la géographie française! Sa meilleure illustration en est la série grandiose des volumes de la *Géographie universelle.*

En effet, le plus beau monument *post mortem* offert au fondateur de la géographie française fut l'extraordinaire *Géographie universelle* (1927-1948), troisième du nom et, pour le moment, avant-dernière de cette production si typiquement française. Vidal de La Blache avait choisi ses collaborateurs avec le plus grand soin et ils furent 16 à rédiger les 23 volumes. À la mort du maître, Gallois prit en charge la direction de l'entreprise. La *Géographie universelle* de Vidal et Gallois offrait une présentation compréhensive du monde tel qu'il apparaissait dans les années 1930 et 1940. Il est toutefois révélateur de constater qu'une collection qui avait commencé en 1927 sous la bannière de la géographie régionale se termina en 1948 sous l'éclairage de la géographie générale avec des approches systématiques et thématiques.

Jusqu'en 1955, la géographie française resta dominée par la *monographie régionale,* genre littéraire considéré comme le sommet des oeuvres géographiques et dont le grand ordonnateur et codificateur fut Raoul Blanchard (1877-1965). Ensuite, la géographie générale prit graduellement le relais jusqu'au tournant de 1968. Les travaux et les jours de l'époque classique de la géographie française furent structurés par quatre concepts fondateurs directement issus de l'héritage vidalien : région, milieu, genre de vie, paysage. Entre 1918 et 1968, l'école française développa donc un *paradigme orthodoxe* où l'innovation scientifique ne devait pas dépasser les limites fixées par l'establishment. Cette orthodoxie assez pesante marginalisa certains esprits novateurs. C'est ainsi que la géographie politique d'un Jacques Ancel (1882-1943) ou d'un André Siegfried (1875-1959) ne fut pas prise en compte par la corporation. Il en alla de même pour la géographie psychologique d'un Georges Hardy, sévèrement remis à sa place par Demangeon dans les *Annales de Géographie* en 1940. Après la guerre, les idées d'un Jean Gottmann reçurent une faible réceptivité dans les revues françaises. L'épistémologie et l'histoire de la géographie étaient des domaines quasi considérés comme tabous. Pour preuve, l'école française ignora complètement l'ouvrage pénétrant d'Éric Dardel, *L'homme et la terre, nature de la réalité géographique* (1952), redécouvert dans les années 1980 dans la foulée de l'émergence du courant humaniste.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la géographie française était à peu près en l'état où l'avait laissée Vidal de La Blache à sa mort. Cet immobilisme scientifique peut s'expliquer par au moins quatre raisons :

1) Avec le recul du temps et la disparition déjà lointaine des disciples directs de Vidal, il apparaît maintenant que la pensée des patrons de l'école française de géographie, à cette époque, ne s'arrima qu'à tel ou tel moment de la pensée vidalienne mais non à sa totalité. Ainsi, après la mort de Vidal apparut une science géographique *tripolaire,* une troïkaïsation de la

géographie française : d'un côté, la géographie physique développée par de Martonne et Baulig; au centre, la géographie régionale sous la houlette de Blanchard; de l'autre côté, la géographie humaine entraînée par Brunhes, Demangeon et Sorre.

2) Pratiquement, jusqu'en 1968, les axes de recherche et surtout les programmes d'enseignement sont rivés sur une tétralogie rituelle dont on sort très peu : géomorphologie, géographie rurale, géographie régionale, géographie tropicale. La seule exception provient de la montée en puissance de la géographie urbaine, perceptible à partir de 1955.

3) Durant cette époque, la géographie française est une géographie unilingue. Elle vit sur ses propres acquis et ignore les publications étrangères. Les étudiants ne lisent pas la production géographique extérieure à la France, parce que leurs professeurs ne les y invitent pas. Conséquemment, ils ne savent rien des autres pratiques de la géographie. Jusqu'en 1968, a pu écrire Paul Claval, la plupart des collègues étaient sincèrement persuadés qu'il n'y avait pas hors de France de géographie digne de ce nom.

4) De 1945 à 1960, la géographie française demeura dans un isolement relatif vis-à-vis des géographies britannique, américaine, allemande, italienne et soviétique. Les idées géographiques françaises évoluaient dans une sphère séparée à tel point que les curiosités, les concepts, les langages de l'extérieur n'étaient pas immédiatement compréhensibles.

Avant 1939, la position triomphaliste de la géographie française ne la prédisposait pas à écouter les autres. Après 1945, isolée parce que vivant sur l'héritage vidalien, elle ne sut pas importer les connaissances extérieures. Jusqu'en 1968, la géographie française pouvait se caractériser comme étant une géographie naturaliste, monographique, morphologique, littéraire et didactique.

Le Colloque de la Sorbonne s'est attaché aussi à restituer le portrait de certains grands patrons (Blanchard, Chabot, Cholley, Deffontaines, Goblet, Meynier, Monbeig, Ziemermann...). L'analyse a aussi porté sur le corps enseignant, sur les écoles de Grenoble, Lyon et Nancy, sur les rapports avec le Québec et avec l'Allemagne. On a insisté aussi sur les liens entre la géographie et l'appareil éducatif, entre la géographie et l'histoire. Les concours de recrutement de type CAPES et Agrégation, en focalisant la géographie sur une approche étroite, jouèrent indéniablement un rôle sclérosant, puisque la seule finalité de la géographie était de former de futurs enseignants.

Néanmoins, malgré son cadre assez strict, l'époque classique de la géographie française fut un âge d'or par son unanimisme, la qualité et la quantité de sa production et par sa réputation internationale. À partir du tournant capital de 1968, l'école française procéda à un vigoureux *aggiornamento*, d'où découla une période de turbulence désormais dépassée. À l'aube du troisième millénaire, on redécouvre toute la richesse du patrimoine vidalien si vivement exprimé entre 1918

et 1968. Les actes de ce colloque seront publiés dans une série spéciale de la revue *Géographie et Cultures.*

BIBLIOGRAPHIE

CLAVAL, Paul (1976) *Essai sur l'évolution de la géographie humaine.* Paris, Les Belles Lettres, 204 p.

_____ (1984) *Géographie humaine et économique contemporaine.* Paris, Presses Universitaires de France, 448 p.

GEORGE, Pierre (1990) *Le métier de géographe, un demi-siècle de géographie.* Paris, Armand Colin, 256 p.

LEFORT, Isabelle (1992) *La lettre et l'esprit. Géographie scolaire et géographie savante en France,* 1870-1970. Paris, CNRS Éditions, 260 p.

MEYNIER, André (1969) *Histoire de la pensée géographique en France* (1872-1969). Paris, Presses Universitaires de France, 224 p.

PINCHEMEL, Philippe *et al.* (1984) *Deux siècles de géographie française.* Paris, Éditions du CTHS, 384 p.

REYNAUD, Alain (1974) *La géographie entre le mythe et la science, essai d'épistémologie.* Reims, TIGR, 206 p.